



**Feuillets Mensuels
de la
SOCIÉTÉ NANTAISE
de PRÉHISTOIRE**

*Siège Social : Muséum d'Histoire Naturelle
12, rue Voltaire
44000 NANTES
CCP 2364-59E*

38ème année

JANVIER 1993

N° 317

Toute l'équipe des Feuillets Mensuels vous présente ses meilleurs voeux pour 1993, en vous souhaitant bonnes découvertes et... nombreuses publications!

La prochaine réunion de notre société aura lieu le:
DIMANCHE 17 JANVIER 1993 à 9h30

au Muséum d'Histoire Naturelle, 12 rue Voltaire, à Nantes (Amphithéâtre).

Deux sujets à l'ordre du jour: l'exposé de Mr LESAGE ayant pour thème "**Le procès de L'HOMME DE SIMILAUN**" et une exploration des divers "**HABITATS PREHISTORIQUES**" à travers le temps, avec Mr LE CADRE.

Pour mémoire, les dates du 14 février (Assemblée Générale) et du 14 mars 1993 ont été retenues pour les réunions suivantes.

SEMINAIRES:

Approche anthropologique de la fouille des sépultures, le 20 janvier 1993
10 h - 17 h 30 par Henri DUDAY à CAEN , 186, rue de la Délivrande.

"La fouille d'une sépulture peut s'accompagner de diverses observations ostéologiques *in situ*. Cette démarche trop souvent ignorée des fouilleurs contribue à l'interprétation archéologique..."

Buts et limites de l'application des méthodes géologiques et palynologiques aux remplissages archéologiques.

10h - 17 h 30 par Jean-Paul RAYNAL à NANTES, auditorium du Musée Dobrée, rue Voltaire.

"Les remplissages archéologiques traduisent les modes de sédimentation et les interactions entre les faits anthropiques et la dynamique naturelle. Pour faire la part de ces processus, il convient de mettre en oeuvre des techniques de sédimentologie adaptées (micromorphologie)..."

L'HOMME PREHISTORIQUE ET LA PECHE (suite n°1)

L'homme préhistorique a-t-il utilisé tous ces procédés ?

Pour certains qui ne laissent pas de traces, on ne peut bien sûr l'affirmer, on ne pourra que les pressentir.

Les vestiges osseux recueillis dans les habitats préhistoriques laissent supposer une exploitation des ressources aquatiques dès le paléolithique ancien. Par exemple, la grotte du Lazaret, à Nice, a fourni quelques restes de pêche dans un horizon acheuléen.

La fouille du site d'Orgnac - l'Aven, en Ardèche, a révélé la présence de truite et de barbeau dans une couche acheuléenne. Des restes de truites, d'anguilles et de cyprinidés proviennent du gisement moustérien du Salpêtre de Pompignan.

Mais il est généralement admis que la pêche ne fait vraiment son apparition qu'au paléolithique supérieur, comme l'indiquent les objets recueillis ou les œuvres d'art figurant des poissons.

C'est au magdalénien que les premiers hameçons droits, en os, apparaissent.

Les fouées bifides en os et bois de renne commencent à être utilisées pour la pêche à la fourchette, technique bien adaptée pour capturer la truite.

La grotte de la Vache et l'abri de Fontalès (Magdalénien supérieur) ont livré de tels instruments.

Gordon Childe ("La naissance de la civilisation") indique que les Magdaléniens savaient attraper le poisson à l'aide soit d'une ligne et d'un hameçon, soit d'un harpon pourvu d'une tête amovible. On peut penser que certains éclats non aménagés ont aussi pu servir comme hameçons primitifs, sans qu'on sache les identifier comme tels.

L'arsenal technologique des pêcheurs préhistoriques ne pourra d'ailleurs jamais être connu de façon précise, en raison de la disparition totale des engins confectionnés dans des matériaux qui n'ont pu résister au temps. Tel est le cas notamment des fibres végétales.

Les harpons magdaléniens ont pu servir à capturer des poissons de taille importante, mais "il est préférable de considérer ces "harpons" comme des pointes de chasse barbelées"; toutefois "il n'est pas impensable qu'un harpon brandi près d'un point d'eau, un bon coin pour un affût, n'ait changé de cible et se soit retourné contre un gros brochet" (J. J. Cleyet-Merle).

Une remarque identique peut être faite à propos des harpons aziliens, dont on ne connaît pas d'exemple en association avec des vestiges de poisson.

L'utilisation de "crochets de pêche" - en os ou en bois de cerf - paraît encore possible, bien que les auteurs ne s'accordent pas sur l'usage de tels instruments.

Par contre le site ertelollien de Tybrid Vig (4 200 - 3 300 B. C.) a livré des hameçons tout à fait incontestables. L'un d'eux, complet, possède encore son bas de ligne, probablement un tendon, attaché à la hampe.

A la Baume de Montclus, dans le Gard, un habitat occupé entre le 7ème et 2ème

millénaire avant J. C., présente une importante stratigraphie s'échelonnant de la fin du Paléolithique supérieur au Chalcolithique. Tous les niveaux fournissent en abondance des armatures de harpon, indiquant la pratique de la pêche.

Situé au pied d'une falaise formant abri, bien exposé au sud, le gisement se trouve dans une boucle de la Cèze, qui coule un peu en contrebas. La rivière, très poissonneuse, a dû être un véritable réservoir pour la tribu qui fréquenta l'endroit près de 5 000 ans pour s'y livrer à une pêche saisonnière.

Dans le niveau sauveterrien (vers - 8 000 ans B. C.), les fouilles ont mis en évidence des cercles de pierres plates de 60 à 70 cm de diamètre, où s'accumulaient des charbons de bois. Des restes calcinés de poissons et quelques armatures de harpon en silex, endommagées par le feu, s'y trouvaient mêlés. L'étude de ces foyers montra qu'on était en présence d'une sécherie: les poissons étaient présentés sur des claies pour dessication. Les harpons sauveterriens de Montclus étaient dotés de barbelures constituées de lamelles de silex retouchées en forme de triangles très allongés.

Un peu plus tard, hormis ces armatures longues et fines, apparaissent des armatures de forme trapézoïdale, laissant supposer un nouveau mode de harponnage ou l'adaptation du matériel à une espèce de poisson.

Vers 7 000 ans avant J. C., au Castelnovien, on trouve une abondance d'armatures obtenues par la technique du "coup de microburin", présentant une cassure retouchée de forme concave.

Ces armatures recueillies dans un site indubitablement lié à une activité de pêche, indiquent une des utilisations de ces objets lithiques miniatures que sont les microlithes.

On ne connaît en effet qu'exceptionnellement des exemples de hampes où sont demeurés fixés des éléments de cette nature (tourbières scandinaves).



La Baume de Montclus (Gard). Silex taillés du niveau sauveterrien (environ 8 000 av. J.-C.). Armatures de harpons.



La Baume de Montclus (Gard). Silex taillés du niveau castelnovien (environ 7 000 av. J.-C.). Armatures de harpons.

Après le "grand virage" de - 10 000, les populations riveraines des zones lacustres - comme à Maglemose, au Danemark - fabriquent des nasses en coudrier, des barrages et des pièges à poissons, dont quelques exemplaires sont parvenus jusqu'à nous grâce aux bonnes conditions de conservation en milieu tourbeux. Ces conditions favorables ne se rencontrent que rarement, notamment en ce qui concerne les restes de poissons facilement périsables.

De ce fait les activités de pêche ne sont pas faciles à déceler. Ainsi, comme l'indiquent A. M. et P. PETREQUIN dans "Le Néolithique des lacs": "A en juger par le faible nombre de vertèbres, toujours de grande taille, trouvées à La Motte-aux-Magnins, on a trop longtemps sous-estimé l'importance de la pêche. De même, il n'y a pas de traces directes d'hameçons en bois de cerf ou en émail de sanglier - tels qu'on les connaissait au début du 4ème millénaire sur le lac de Constance -; pas davantage ne sont connus les restes carbonisés de filets..."

On a retrouvé, à la Motte-aux-Magnins, des plaquettes d'écorce épaisse à double perforation et des rouleaux d'écorce contenant des fragments de calcaire; pris isolément, ces vestiges ne sont pas interprétables; mais dans les sites suisses de la civilisation de Cortaillod, ils ont été retrouvés associés à des filets de pêche: les plaquettes biforées sont des flotteurs qui maintenaient un côté du filet en surface de l'eau, les rouleaux sont des lestes qui permettaient de tendre verticalement le filet. Les gens de Clairvaux disposaient donc de filets flottants parfaitement efficaces..."

En Suisse, au début du 3ème millénaire, les filets subissent des modifications: leur partie inférieure est dotée de galets plats à encoches servant de lest. L'usage de ces galets encochés perdure du néolithique moyen à l'époque romaine, voire une époque plus récente.

Une recherche de D. Ramseyer dans les collections suisses a permis d'inventorier quelque 200 harpons néolithiques en bois de cerf provenant de gisements palustres et lacustres helvétiques. Le harpon plat est le type le plus fréquent. Il a pu être utilisé pour la chasse aux mammifères aquatiques ou la pêche de divers poissons, le brochet notamment.

On peut envisager, pour les populations néolithiques, la pêche à la foëne. L'usage de cette technique expliquerait la présence d'un nombre considérable de harpons à extrémité mousse, à section longitudinale courbe, ainsi que la découverte à Portalban de deux harpons parfaitement identiques associés dans la même couche et dont la ligature était encore conservée.

Pour L. Kaelas, la somme de travail considérable nécessaire à l'édification d'ensembles monumentaux comme Barnenez (ou pour notre aire géographique, Dissignac) a pour corollaire des besoins importants en nourriture.

Il lui paraît donc que le lieu d'implantation des grands monuments mégalithiques n'est pas fortuit; la carte de répartition montre, pour la Bretagne, une prédominance en zone littorale (Barnenez, Caignog, Carn, Carnac,

Petit-Mont...), laissant supposer que la pêche (y compris la cueillette de moules et autres fruits de mer) assurait une part de l'alimentation des bâtisseurs néolithiques.

L'auteur conclut que "la pêche (complétée par la récolte de plantes, baies... en tant qu'apport de vitamines et enrichissement de la nourriture) a été la base économique pour les constructeurs de mégalithes en Bretagne. La culture de céréales et l'élevage restèrent pendant des siècles un simple complément". Il ajoute que "Graham Clark (1977) avait insisté sur l'importance de la pêche. Pour ce savant, la capture du poisson a été essentielle pour l'extension du mégalithisme en Suède. L'océan Atlantique et les estuaires ont été la source de protéines qui a rendu possible la mystérieuse explosion de la civilisation mégalithique en Bretagne (Cf. Braudel, 1986)"... (A suivre)

P. LE CADRE



Salmonidés de Niaux
(tracé digital sur argile).

ACTUALITE:

La femme du Lac Mungo retourne chez les siens.

Texte de Graeme O'Neill, reporter de "Sciences et Technologie". Cet article fait suite à la polémique ethno-préhistorique relatée pages 39, 40, 41 et 42 du bulletin semestriel n° 2 des études de la S.N.P. année 1988 ("The Age", journal de Melbourne sous la plume du même auteur).

"Les ossements vieux de 27 000 ans de la femme du Mungo retournent ce samedi, dans les dunes où elle fut découverte en 1969. Les descendants épargnés de Paakantji, Mathi Mathi et Ngiyampaa - son peuple - lui souhaiteront la bienvenue avec des larmes de joie.

Il y eut également des larmes de versées par quelques blancs. Monsieur Alec Barnes, dont la vie fut irrévocablement changée par la découverte des ossements de la femme du Mungo sur sa propriété, était bien trop ému pour parler.

Ce fut une cérémonie émouvante sous ce ciel clair sans nuages, rares maintenant au dessus de nos villes. La lumière éblouissante provenant du grand croissant formé par les anciennes dunes du lac Mungo frappait mes yeux.

Le Lac Mungo, à 100 kilomètres au nord-ouest de Balranald, dans l'ouest des Nouvelles Galles du Sud, n'est plus une retenue d'eau depuis la dernière glaciation, il ya 15 000 ans - au temps où la femme du Mungo dormait déjà dans les dunes depuis au moins 12 000 ans.

Si elle ne fut pas la plus ancienne, ses ossements portent la marque d'une des plus vieilles cérémonies rituelles d'incinération connue au monde. Son crâne



Le Docteur Alan Thorne, un archéologue, remet les restes de la femme du Mungo aux anciens de la tribu du Lac Mungo: ses ossements portent la marque du plus ancien rituel d'incinération jamais découvert.

avait été brisé, peut-être pour libérer l'esprit, et les os carbonisés par crémation. Son peuple croyait en une vie par delà la mort.

Pas très loin de là les archéologues ont encore trouvé des fragments d'autres squelettes humains. L'homme de Mungo, plusieurs années avant la femme de Mungo, fut enterré il y a 32 000 ans, le corps recouvert d'ocre, ce qui eut pour effet de teinter de rose sa tombe de sable blanc.

D'autres fragments sont encore plus vieux. Ils étaient là quand le climat se refroidit à l'approche d'une glaciation il y a de cela 38 000 ans, époque à laquelle le lac Mungo se remplit pour la première fois.

Une petite version du tigre de Tasmanie, le *Thylacinus*, et une grande espèce du diable de Tasmanie, le *Sarcophilus*, chassaient de petits masupiaux dans les forêts proches. Des coquilles d'oeufs brisées et carbonisées provenant du *Genyornis*, oiseau coureur, le plus grand qui eut jamais vécu, se trouvent aussi communément autour du lac Mungo.

Les restes les plus anciens à Mungo ont été datés de 40 000 ans, mais ceci est plus le reflet des limites de la datation au carbone 14 qu'une limite réelle dans le temps de la présence humaine dans la région. Les archéologues espèrent que de nouvelles techniques de datation reculeront largement cet horizon.

La femme de Mungo fut simplement la première à être découverte sur ce qui est maintenant reconnu comme le site le plus riche d'Australie pour l'étude de l'évolution de l'homme et de la préhistoire.

En effet le Lac Mungo pourrait ne pas avoir d'équivalent ailleurs, pour éclaircir l'histoire complexe de l'homme actuel.

Les noirs australiens répugnent à ce type de dissection de leur préhistoire. Ils disent qu'ils ont toujours été ici - et à l'évidence ils peuvent revendiquer d'y être au moins depuis 50 000 ans, ce que l'on peut difficilement nier.

Seulement quand on commence à comprendre l'extraordinaire ancienneté et continuité de l'occupation humaine en Australie, la désorganisation causée par les 200 dernières années devient évidente.

C'est pourquoi les générations modernes d'Australiens noirs sont profondément offensées par la collecte et la mainmise effectuée sur les restes aborigènes.

Mais quand un archéologue de l'Université Nationale, le Dr Alan Thorne, remet les restes de la femme de Mungo, aux mains des anciens rassemblés des Paakantji, des Mathi Mathi et des Ngiyampaa à Mungo un samedi après-midi, un nouvel état d'esprit se manifeste.

Ce fut un acte de réconciliation, de contrition. Les restes de la femme de Mungo furent rendus après 23 années, avec respect et humilité, et reçus avec gratitude.

Un archéologue de l'Université Nationale Australienne, Dr Rhys Jones, qui fit partie de l'équipe à l'origine de la découverte de la femme de Mungo en 1969, rappela le souvenir d'une rencontre acerbe entre archéologues et les anciens des Aborigènes, il y a tout juste 2 ans, pour discuter du retour de ses restes.

A la fin de cette réunion restée sans issue, Badger Bates (tueur de blaireaux) des Paakintjie traita avec éloquence du problème et de sa solution.

La femme du Mungo, dit-il, fut placée dans un coffre fermé par deux clés différentes et nécessaires pour l'ouvrir. L'une serait détenue par les archéologues, l'autre par les aborigènes.

L'enquête scientifique effectuée parmi la préhistoire aborigène en Australie avait presque été étouffée par le mur de la législation, qui interdisait le dérangement de tout reste aborigène.

Il est significatif de voir les anciens renoncer à réinhumer la femme Mungo, ainsi sera-t-elle préservée pour la science. Après la cérémonie elle fut retournée au centre d'exposition du Parc National Mungo, où ses restes furent scellés dans un grand coffre décoré d'une peinture aborigène, la représentant comme la mère de tout un peuple.

H. CHAUVELON



Le Docteur Thorne avec Tueur de Blaireaux près du lieu (marqué d'un pieu) où la femme du Mungo fut découverte en 1969.

NOUVELLES DE NOTRE SOCIETE:

Nous avons le plaisir d'accueillir parmi nos membres, Monsieur Dominique LE SIEUR demeurant 13, rue Frédéric Ozanam à NANTES et Monsieur Claude BESNARD de Sainte Marie, MALVILLE.

A bientôt, et au plaisir de vous lire!